

Émile Blanchard avait une finesse extraordinaire de vision qu'il a mise à profit pour faire des injections et des dissections singulièrement délicates dont il donnait lui-même des dessins et des peintures. Un de ses éminents compagnons de travail me disait : « Ses yeux sont comme des verres grossissants. » Par un triste retour des choses humaines, ces yeux admirables, qui avaient su découvrir tant de faits curieux, s'affaiblèrent rapidement : dès l'âge de 40 ans, Blanchard sentit sa vue s'affaiblir ; chaque année amenait une diminution ; il y a vingt ans, il était presque aveugle ; depuis dix ans, il l'était tout à fait.

Quelle plus affreuse déception peut frapper un chercheur dont la vie se passait à scruter la nature ! Une existence de savant, qui semblait privilégiée par des dons naturels et par des honneurs reçus à un âge où bien peu d'hommes les obtiennent, a été livrée à une noire tristesse. Si encore Émile Blanchard avait connu les charmes de la famille ; si, ne pouvant plus voir, il eût entendu les voix d'une dévouée compagne et d'enfants bien-aimés ! Mais non ; il n'a plus rien vu, plus rien entendu ! Les visites de quelques amis pouvaient seules, de temps en temps, distraire son âme solitaire.

Tout cela est fini. Cher collègue, nous voulons espérer que vous vivez dans un monde meilleur, où vos yeux sont maintenant ouverts par les clartés célestes.

*DISCOURS DE M. FILHOL, MEMBRE DE L'INSTITUT.*

MESSEURS.

Je viens, au nom de l'Institut, rendre un dernier hommage à Émile Blanchard, qui, depuis trente-huit ans, faisait partie de l'Académie des sciences, où il avait été appelé à la suite de la publication de nombreux et très importants travaux concernant la zoologie et l'anatomie comparée. Nul savant ne se trouva plus touché que lui de l'honneur qui lui avait été fait en cette occasion.

Il prit une part active aux travaux de l'Académie, tant que ses forces le lui permirent, et lorsqu'une cruelle et implacable affection le contraignit à ne plus assister aux séances, sa pensée ne cessa de se reporter vers cette illustre Compagnie qu'il aimait tant et de la grandeur de laquelle il se montra toujours si soucieux. Ce fut, pour ceux qui l'approchèrent à ces heures pénibles, un devoir de l'entretenir des travaux présentés, des discussions soulevées. En écoutant parler, le vieux maître ne semblait plus ressentir les cruelles souffrances dont il était torturé. Le mal s'apaisait et c'était avec une joie extrême qu'il s'intéressait aux nouvelles apportées. Il prenait fréquemment la parole, évoquait le souvenir d'incidents, de faits se rapportant à ce qui venait d'être exposé. Un retour vers les moments heureux de son existence s'accomplissait alors dans son esprit.

La nature l'avait doué d'une mémoire prodigieuse que le mal auquel il vient de succomber ne put jamais affaiblir. C'est à elle qu'il dut, alors que ses pauvres yeux, comme il le disait, ne percevaient plus la lumière, de pouvoir continuer sa vie scientifique. Personne d'entre nous n'a perdu le souvenir de la séance annuelle de l'Académie des sciences qu'il présida et dans laquelle il prononça un long et beau discours. Ses mains tenaient les nombreux feuillets d'un manuscrit, tour à tour, comme s'ils eussent été lus, le débit étant d'une régularité parfaite. Il n'y voyait pourtant plus et, seuls, les initiés à sa misère admiraient la puissance de sa mémoire.

Fils d'un peintre de talent, possédant de modestes ressources, Émile Blanchard entra à 14 ans dans le laboratoire d'Audouin au Jardin des Plantes. Il y témoigna d'un goût extrême pour les sciences naturelles, goût qui ne tarda pas à se transformer en une véritable passion. N'ayant reçu qu'une sorte d'éducation primaire, il comprit rapidement que pour bien et utilement servir la science, à laquelle il allait se livrer corps et âme, il lui fallait une instruction littéraire plus élevée que ne l'était celle dont il disposait. A partir de ce moment, la journée ayant été consacrée au travail du laboratoire, il se hâta de regagner la demeure paternelle, où il occupait non seulement ses soirées, mais ses nuits à étudier la littérature française, à apprendre, tout seul, les langues anglaise et allemande, dont la connaissance approfondie lui permit de se tenir au courant de l'évolution des sciences à l'étranger.

Il entra, ainsi préparé, dans la voie des découvertes scientifiques, et ses premières observations consciencieuses, habilement entreprises, le conduisant à des résultats indiscutables, appelèrent sur lui l'attention de ses maîtres. A ce moment, les zoologistes, les anatomistes vivaient sous l'impression profonde causée par l'œuvre gigantesque de Cuvier.

Ébloui par la vive lumière que ce génie venait de projeter sur l'ensemble du règne animal, il se rattacha immédiatement, et pour toujours, à l'école du grand naturaliste et ne considéra plus dès lors comme ayant de la valeur que les conceptions basées sur des faits. On conçoit aisément, ainsi que le disait notre confrère M. Ranvier, en rappelant l'œuvre de De Quatrefages, « que des hommes qui pendant de nombreuses années avaient été guidés par ce flambeau, n'aient jamais voulu admettre qu'il pût être éclipsé par une hypothèse, quelles que fussent sa grandeur et sa puissance. Il faut pourtant les estimer et les respecter, quand bien même on appartiendrait à une autre école : celle dont les origines se retrouvent dans la science française et dont les ramifications s'étendent aujourd'hui sur le monde entier ».

H. Milne Edwards succéda à Audouin et alors s'établit entre ce grand maître, de Quatrefages et Émile Blanchard une sorte de collaboration dont les résultats eurent une grande influence sur la marche des sciences zoologiques et anatomiques. C'est à cette époque que fut accompli, par ces trois

savants, un voyage en Sicile. Ils procédèrent à l'exploration de ses côtes, à celle des profondeurs de la mer qui les baignait, car H. Milne Edwards, enfermé dans un scaphandre primitif, eut l'audace de s'y faire descendre. Des travaux d'une importance capitale furent la conséquence de ces savantes et périlleuses investigations.

Aussi, lorsque Émile Blanchard se porta candidat à l'Académie des sciences, en 1869, lui fut-il possible de soumettre à l'appréciation de ses juges scientifiques une série de travaux de grande valeur qui lui assurèrent leurs suffrages.

Cette série comprenait l'exposé d'observations concernant l'anatomie comparée, la physiologie animale et la zoologie.

Je rappellerai, pour permettre d'apprécier la vaste étendue des connaissances de notre regretté confrère, ses mémoires sur l'organisation des Vers, portant particulièrement sur le système nerveux, les vaisseaux sanguins, l'appareil digestif, les organes de la reproduction; un ensemble de recherches sur l'anatomie et la physiologie des Insectes; divers mémoires concernant les Mollusques; un travail capital sur l'ostéologie des Oiseaux, ayant servi de base à l'histoire paléontologique de ces êtres, enfin un ouvrage considérable renfermant l'exposé de ses vues sur l'organisation du règne animal. Cette dernière œuvre fut éditée à ses frais et, pour subvenir aux dépenses nécessitées par la gravure des admirables planches dont elle était accompagnée, il dut chercher des ressources dans la publication de nombreux articles scientifiques parus dans les journaux de l'époque.

Les préparations anatomiques exécutées à cette occasion étaient d'une perfection extrême; malheureusement les procédés auxquels il avait recours pour les obtenir étaient terriblement dangereux. Il ne tarda pas à en ressentir les effets. Les vapeurs dégagées par les substances dont il se servait pour obtenir des injections d'une délicatesse infinie agirent sur ses yeux et provoquèrent un état de congestion que rien ne put entraver et qui finit à la longue par amener la perte totale de la vue.

Profondément épris de l'histoire naturelle dont il saisissait tous les charmes, la grandeur, la philosophie, il voulut faire partager par le grand public l'admiration qu'il éprouvait. Il conçut alors l'idée d'écrire deux grands ouvrages : *l'Histoire des Poissons* et celle des *Métamorphoses des Insectes*, travaux habilement présentés, faits pour charmer l'esprit des curieux de la nature.

Durant la dernière période de sa vie, il se préoccupa plus spécialement de la question de la distribution des animaux à la surface de la terre pendant les temps anciens et l'époque actuelle.

C'est à cet ordre d'idées que se rattachent ses travaux sur Madagascar, sur la Nouvelle-Zélande, sur l'existence probable d'un ancien continent antarctique, sur la formation du bassin méditerranéen, sujets d'un haut intérêt dont il entretenit à maintes reprises l'Académie des sciences.

L'œuvre scientifique d'Émile Blanchard a été, comme je viens de le montrer, considérable. ses résultats profitables au plus haut degré à l'anatomie et à la zoologie, aussi son nom restera-t-il dans l'histoire des sciences naturelles entouré d'un profond respect et d'une très grande considération.

*DISCOURS DE M. E.-L. BOUVIER, PROFESSEUR AU MUSÉUM.*

MESSIEURS,

L'éminent zoologiste que le Muséum et la Société entomologique viennent de perdre, ne disparaîtra pas sans laisser de traces dans le siècle qui meurt avec lui. Parti d'une origine fort modeste, mon prédécesseur au Muséum sut gravir sans défaillance tous les degrés de la hiérarchie intellectuelle et scientifique : les amis des lettres l'ont reconnu pour un des leurs, à cause de sa plume élégante et châtiée, et les maîtres illustres des sciences naturelles, les De Blainville, les Milne Edwards, l'ont appelé de bonne heure à prendre place parmi eux. Fidèle à l'école de Cuvier, dont il fut le dernier disciple, il croyait également nécessaire de bien dire et de bien voir : pendant près d'un demi-siècle, il s'est donné pour règle d'appliquer ce principe, jetant sur les problèmes de la science le vif éclair de son talent, et contribuant à leur solution par une longue série de recherches.

C'était, du moins pour la Zoologie, un esprit encyclopédique : au lieu de se localiser dans l'observation des Insectes, il menait à bien des études comparatives sur l'ostéologie des Oiseaux, sur les écailles des Reptiles, sur le système nerveux des Mollusques et sur les races humaines d'Australie. En même temps, il engageait le bon combat contre les partisans de la génération spontanée, se passionnait pour la biologie des Vers parasites et mettait les hommes de science sur la trace des migrations que suit dans son développement la Douve du foie.

À vrai dire, ces travaux multiples n'étaient que les hors-d'œuvre d'un homme très actif et singulièrement bien doté. Interprétant dans son sens le plus large le rôle du professeur d'entomologie au Muséum, M. Blanchard croyait pouvoir, à certains moments, sortir des limites de sa chaire, sauf à y rentrer bien vite pour reprendre et conduire plus loin le sillon commencé. Aussi son œuvre est-elle consacrée surtout à l'histoire des êtres articulés. Il poussa jusqu'à ses limites extrêmes l'anatomie fine de ces animaux et, à ce point de vue, servit de précurseur et de modèle : il fut une époque, n'a-t-on dit, où les savants se pressaient au Muséum pour admirer ses magnifiques dissections. C'est à lui, plus qu'à tout autre, que nous devons le meilleur de nos connaissances sur l'organisation des Arachnides et sur l'anatomie comparée du système nerveux des Insectes coléoptères. C'est également grâce à M. Blanchard que nous savons que les Linguatulés ne sont pas des Vers, que la parthénogénèse des Araignées est un mythe et